

Chers Amis Lecteurs,

Bienvenue à vous qui ouvrez cette édition du *Liens Cisterciens*, en cette année du neuvième centenaire de l'arrivée de saint Bernard à Cîteaux. L'article **de dom Lode van Hecke sur saint Benoît et saint Bernard** donne le ton pour cet anniversaire. Habilement, il nous présente d'abord un résumé dense et riche de la spiritualité bénédictine à partir de la règle de saint Benoît, suivi d'un exposé de l'enseignement de saint Bernard à travers ses homélies sur le Cantiques des cantiques. L'influence de ce dernier sur l'Ordre Cistercien est sans mesure et les écrits de ce fils de Cîteaux ont grandement contribué au rayonnement de la culture cistercienne à son époque, et n'ont pas cessé de le faire depuis.

Le charisme cistercien s'incarne dans l'existence des centaines de moines et de moniales qui le vivent aujourd'hui, et qui le vivaient à travers l'histoire. Dans cette édition de *Liens* nous sommes invités à rencontrer un moine et une moniale du vingtième siècle qui ont marqué l'esprit de leurs communautés par le don radical d'eux-mêmes tout au long de leur vie. Par son rôle de maîtresse de novices, **mère Marie-Thérèse Marre**, de Laval, a transmis son amour de la vie monastique à des générations de jeunes. La petite biographie contenue dans ces pages nous fait regretter de ne l'avoir pas connue, elle en qui « *humilité, liberté intérieure et délicatesse de conscience s'unissaient dans une harmonie assez rare* ». La personnalité du "Petit Père Jean", **dom Jean Chanut**, de Cîteaux, n'est pas moins attirante. Comme Mère Marie-Thérèse, il a connu la souffrance et la maladie, mais cela ne l'a pas empêché de faire le travail du Seigneur. Timonier de Cîteaux dans les années post-conciliaires, il a

guidé la communauté par sa sagesse avant de passer ses dernières années dans le service de L'Ordre en Afrique.

« Les moines et moniales ne vivent pas de l'air frais » m'a fait remarquer une de mes sœurs lorsque j'étais jeune religieuse. Oui, c'est vrai ; « *ils vivent du travail de leurs mains* » (RB 48,8). Trouver un travail qui est rentable et compatible avec la vie monastique en France aujourd'hui reste un défi pour plusieurs communautés. **L'abbaye du Mont-des-Cats** a pris l'initiative de relancer l'ancienne tradition de production de bière. Dans l'esprit de la Charte de Charité, ce projet est vécu en collaboration avec l'abbaye de Scourmont et a eu un départ prometteur. Quelques pages plus loin, l'article sur "**La Joie Notre-Dame**" montre comment une autre communauté aborde la question de l'économie monastique dans un monde en pleine évolution. On voit dans les deux cas que l'économie monastique devient de moins en moins centrée sur une seule activité. Il ne faut plus mettre tous les œufs (soit de poules, soit en chocolat) dans le même panier !

Finalement, vous terminerez par une recension du nouveau livre d'ARCCIS, *Mélanges cisterciens 2012*, volume offert au père Placide Vernet de Cîteaux à l'occasion de ses 90 ans. Quelle variété vous allez y trouver ! Je rejoins frère Gérard Joyau en vous encourageant à le découvrir et à le faire connaître. ■

Mère Mary-Helen JACKSON

Présidente d'ARCCIS, prieure générale des Bernardines d'Esquermes

La Bière du Mont-des-Cats

À leur retour en France, après la Révolution, les moines ne possédaient plus rien. Tous leurs biens avaient été spoliés. Pour acquérir d'anciens bâtiments et les restaurer ou en construire de nouveaux, et, bien évidemment, pour nourrir les frères ou les sœurs, chaque communauté dut trouver des ressources. Si des bienfaiteurs se manifestaient parfois au moment de la fondation, il importait d'avoir ensuite un gagne-pain stable. Les trappistes privilégièrent l'agriculture et les produits agroalimentaires : fromage « trappiste » en France et « bière trappiste » en Belgique.

En ce début de XXI^e siècle, la réalité économique contraint les communautés à trouver de nouvelles ressources là où les productions traditionnelles ne suffisent plus. C'est le cas de la fromagerie du Mont-des-Cats. Aussi cette communauté a décidé de reprendre la tradition brassicole interrompue au début du XX^e siècle.

L'histoire de la brasserie, de sa suppression, puis de sa réouverture est liée à la situation de l'abbaye. Celle-ci se trouve à un jet de pierre de la frontière belge. Au moment de la fondation, en 1826, le donateur du terrain, monsieur Nicolas Ruysen, avait demandé que les moines parlent le flamand, usité

dans la région jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Pour répondre à cette exigence, on dut refuser l'entrée des postulants français qui ne connaissaient pas le flamand, tandis que les vocations belges et hollandaises affluèrent.

À cause de cette particularité linguistique et de ses conséquences sur le recrutement, les frères étaient majoritairement flamands, et ils décidèrent dès 1848 de créer une petite brasserie. À cette époque il y avait nombre de brasseries dans la région, mais les meilleurs brasseurs étaient souvent d'origine belge ou allemande.

La fromagerie a été construite l'année suivante. Les deux ateliers furent rapidement agrandis pour répondre aux besoins de la communauté plus nombreuse et de la commercialisation dans la région. De plus, pendant la reconstruction de l'abbaye, entre 1892 et 1898, il fallait nourrir et désaltérer tous les ouvriers qui travaillaient sur le chantier.

Les lois anticléricales du début du XX^e siècle touchèrent le Mont-des-Cats. En 1903, le gouvernement ordonna la fermeture de quatre abbayes de moines trappistes : Chambarand, Igny, Fontgombault et le Mont-des-Cats. Mais, aux alentours de l'abbaye, la population fit tout son possible pour empêcher l'expulsion des moines. Finalement, pour calmer les esprits, les autorités durent revenir sur leur décision, et seuls les moines étrangers furent priés de quitter la France. En 1907, la communauté, privée de leurs forces et de leurs compétences, dut fermer la brasserie. Notons, en passant, que les trois abbayes qui n'avaient pas bénéficié des mêmes mesures de clémence furent refondées quelques décennies plus tard : Chambarand et Igny par des moniales trappistines dans les années 1930, Fontgombault par des moines bénédictins en 1948.

La première bière produite à l'abbaye semble avoir été une bière brune, à faible taux d'alcool. Mais assez rapidement, pour éviter de

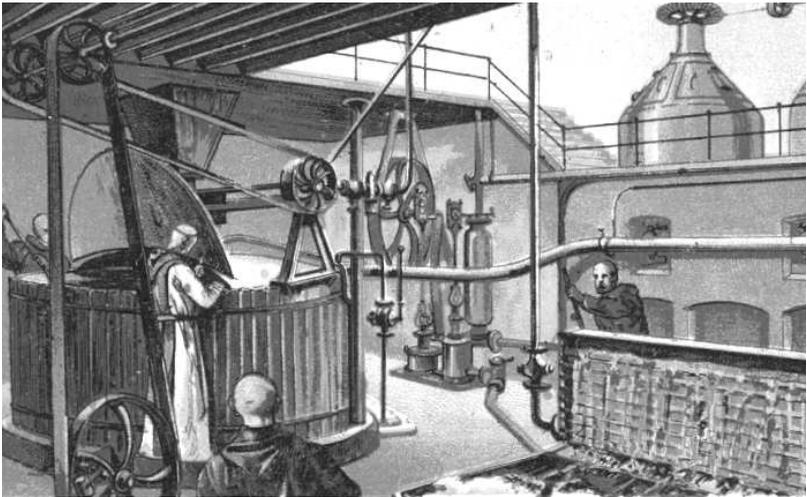
faire concurrence aux brasseurs locaux, on est passé à une bière plus blonde et plus forte. Celle-ci se vendit alors jusqu'à Paris... en fûts de bois, avec une étiquette ronde sur le couvercle. Aucune trace d'une mise en bouteilles n'existe. Des photos d'époque, conservées dans les archives, montrent la cuve de brassage, le frère brasseur près du chariot de livraison des fûts, et aussi le travail du houblon ainsi qu'une houblonnière située en contrebas de l'abbaye, sur un terrain qui lui appartient encore aujourd'hui.

La brasserie fut bombardée en 1918, lors de la dernière campagne allemande, et elle ne fut pas reconstruite. Dans ces heures sombres, l'hôtellerie servit de refuge à une partie des frères car les bâtiments de communauté étaient inhabitables.

Après la suppression de la brasserie, la communauté vécut principalement de sa ferme et de la fromagerie. Au début des années 1970, elle cessa de cultiver elle-même ses terres et les donna en ferme. La fromagerie fut dès lors, et pendant un demi-siècle, la principale ressource de la communauté.

Suite au vieillissement de la communauté et au manque de recrutement il fallut embaucher du personnel salarié pour la fromagerie, la gestion du magasin de produits monastiques et de la librairie religieuse. De ce fait, la fromagerie ne suffit plus à assurer les ressources nécessaires pour les moines et les salaires du personnel. Il a donc paru nécessaire de trouver une deuxième ressource afin d'assurer l'avenir de la communauté. Tout comme chacun de nous marche sur deux jambes, notre économie est mieux équilibrée sur deux pieds. De par l'histoire du Mont-des-Cats et sa tradition brassicole ancienne, nous avons en quelque sorte dans nos gènes la bière... De plus, bière et fromage font bon ménage dans la tradition culinaire des Flandres. Reprendre la tradition de la bière nous semblait un bon projet, d'autant plus qu'il s'agissait d'une « renaissance », cent ans après le dernier brassin sorti de nos cuves.

Il n'était pas question de reproduire la bière d'autrefois et nous avons opté pour une bière « haut de gamme ». Parmi les différentes « bières spéciales » qui sont proposées sur le marché, il n'y avait pas à choisir : opter pour les qualités d'une bière trappiste allait de soi ! C'est ainsi qu'est née l'idée de lancer une nouvelle bière trappiste, la *Bière du Mont-des-Cats*.



Archives monastère

Il nous était évidemment difficile de nous mettre à brasser nous-mêmes selon les règles de l'art et selon les normes de production des bières trappistes. Un fromager ne devient pas brasseur en quelques mois ! C'est pourquoi nous avons demandé l'aide de l'abbaye de Scourmont. Une première rencontre a eu lieu avec le père abbé dom Armand Veilleux, qui a donné son accord pour mettre à la disposition du Mont-des-Cats les compétences des *Bières de Chimay*. La fromagerie de Chimay a aidé les abbayes de La Coudre à Laval et

de Belval, près de Saint-Pol-sur-Ternoise, pendant de longues années. Une nouvelle collaboration a été engagée, cette fois sous la forme d'une coopération brassicole.

Selon le père abbé de Scourmont, la Charte de Charité, en vigueur dans l'ordre cistercien depuis ses origines, suscite la solidarité entre communautés. Jusqu'à présent, celle-ci s'est toujours concrétisée soit par une aide matérielle, financière ou autre, soit par l'envoi d'un frère ou d'une sœur pour une aide ponctuelle ou pour un temps plus long. Selon Dom Armand, le moment est peut-être venu d'aller plus loin dans l'entraide, en mettant un outil industriel à la disposition d'une autre communauté.

C'est dans cet esprit que nous avons ensuite eu plusieurs réunions de travail avec les responsables de la *Brasserie de Chimay* pour mettre au point la nouvelle bière. Nous avons également été aidés pour les aspects techniques, commerciaux et pour la communication.

La première bière du Mont des Cats était brune, la seconde fut blonde. La troisième est ambrée. C'est notre manière de reprendre la tradition du siècle passé... et aussi de différencier notre bière de celle de Chimay. Cette brasserie n'ayant pas de bière ambrée dans sa gamme, personne ne peut dire que la *Bière du Mont-des-Cats* est un produit de Chimay dont l'étiquette a été changée ! Non, il s'agit d'une recette spécifique brassée exclusivement pour le Mont-des-Cats.

Certaines personnes avaient suggéré à l'abbaye de construire une brasserie. Mais, dans la situation actuelle, l'investissement est trop important pour la communauté, tant au point de vue financier qu'en termes de compétences techniques et de personnel disponible. Il n'est pas impossible qu'un jour la communauté se décide à investir, mais cela ne se fera pas sans mûre réflexion.

Une dernière question s'est posée. Le projet de *Bière du Mont des Cats* a abouti au lancement en juin 2011 d'une nouvelle bière trappiste sur le marché. Mais a-t-elle droit à l'appellation «bière trappiste», alors qu'elle ne porte pas le logo «Authentic Trappist Product»? Oui, car il faut distinguer l'appellation trappiste, et le logo «Authentic Trappist Product». L'appellation «trappiste» est donnée à tout produit issu d'une abbaye trappiste et commercialisé par elle. Notre bière a doublement le droit d'être appelée «bière trappiste» puisqu'elle est brassée dans une abbaye trappiste et commercialisée par une autre abbaye trappiste...

En ce qui concerne le logo Authentic Trappist Product, celui-ci est délivré par l'Association Internationale Trappiste (AIT). Ce logo est attribué lorsqu'un produit répond à un certain nombre de critères. Parmi ces critères, il y a l'obligation que le produit soit fabriqué dans l'abbaye qui le commercialise. Comme ce n'est pas le cas pour notre bière, nous n'avons pas le logo, et nous ne l'avons pas non plus demandé.

Par contre, pour le fromage du Mont-des-Cats, l'attribution du logo a été demandée et celui-ci a été accordé en juin 2012. Dans le même temps nous avons mis au point un fromage du Mont-des-Cats affiné à la *Bière du Mont-des-Cats*, pour diversifier notre gamme et unir nos deux activités...

L'abbaye du Mont-des-Cats est membre de l'Association Internationale Trappiste et l'évolution de la *Bière du Mont-des-Cats* y est présentée de manière tout à fait transparente. La collaboration étroite, avec l'abbaye de Scourmont, avec la société *Bière de Chimay* et avec l'Association Internationale Trappiste est le meilleur gage de réussite pour la *Bière du Mont-des-Cats*. ■

Frère Bernard-Marie van CALOEN
Abbaye du Mont-des-Cats.

Mère Marie-Thérèse Marre

(1900-1978)

Marie-Thérèse Marre est née à Villefranche de Rouergue (Aveyron) le 10 octobre 1900. Elle avait une sœur, Fidès, qui se maria et dont elle resta très proche, comme en témoigne un petit carnet où elle notait au fil des jours toutes les dates qui la concernaient.

Leur frère Joseph, novice Jésuite, fut tué durant la guerre de 1914-1918.

Marie-Thérèse n'avait que 13 ans quand mourut leur mère. Ses dernières paroles se gravèrent dans son cœur: « Au ciel, nous serons tous réunis. »

Cette maman avait été, à son insu, le premier « maître d'oraison » de sa fille. Celle-ci racontera plus tard avec un sourire: « Je voyais maman prier à l'église, mais je ne savais pas quoi dire au Bon Dieu. Alors, je lui disais: "Je vous dis tout ce qu'elle vous dit"! » Petite école, à la mesure de la petite fille qu'elle était... et dont son cœur gardera la fraîcheur.

Jeune fille, Marie-Thérèse fit un séjour en Angleterre. Elle en rapporta une grande admiration pour Newman et un faible pour

l'humour anglais, qu'elle conseillera plus tard à ses novices de pratiquer !

Ses deux oncles, Augustin et Charles Marre, étaient entrés à la Trappe de N.-D. du Désert. Ils firent partie du groupe de moines envoyés en 1876 re-fonder l'ancien monastère de N.-D. d'Igny, au diocèse de Reims. Père Augustin en fut élu abbé en 1881. À son corps défendant, il dut accepter, en 1900, de devenir évêque auxiliaire de Mgr Langénieux à Reims. À la mort de Dom Sébastien Wyart, en 1904, il fut élu abbé général. Il le resta jusqu'à sa démission pour raison de santé, en 1922.

Durant la guerre, l'abbaye de Cîteaux était occupée par un hôpital militaire ; c'est pourquoi, en 1917, Mgr Marre élut domicile à l'aumônerie des moniales de l'Immaculée Conception à Laval. On imagine facilement que l'orientation de sa nièce vers Laval, plutôt que vers un monastère du sud de la France, fut inspirée principalement par ses liens personnels avec l'abbaye et son abbesse d'alors, la révérende mère Lutgarde Hémerly.

Marie-Thérèse y arriva le 4 août 1924, conduite par son père. Elle prit l'habit le 21 février suivant et garda son nom de baptême. Son noviciat fut très dur, « un vrai tunnel » avouait-elle. Sa santé fragile lui rendait pesante certaines observances, particulièrement la brièveté du sommeil. Plus tard, à l'une ou l'autre novice qui souffrait également du manque de sommeil, elle disait : « Le ciel ? Ce sera 10.000 années de sommeil, et, ensuite, la contemplation ! » Elle racontait aussi, avec un humour que soulignait son léger accent méridional : « Comme il fallait rester à genoux pendant la demi-heure d'oraison du matin, je passais ma ceinture par-dessus le pommeau de la stalle pour ne pas tomber ! »

Sa profession solennelle, en compagnie de Sœur Yvonne Gallion – une autre grande figure de la communauté – eut lieu le 28 août 1926. Elle fut présidée par son oncle, Mgr Marre, abbé général émérite, qui devait mourir l’année suivante. Ce fut sa dernière grande joie.

Au moment du départ des fondatrices d’Igny, en 1929, mère Marie-Thérèse aurait vivement désiré faire partie des 31 sœurs envoyées à la fondation. Igny était le monastère de ses oncles... et la supérieure désignée était mère Alphonse, jusqu’alors prieure à Laval, qu’elle vénérât. Celle-ci avait beaucoup aidé mère Marie-Thérèse, alors à peine âgée de 30 ans, à découvrir l’Écriture, tout spécialement saint Paul et son épître aux Éphésiens. Elle rappelait plus tard : « Ce fut un éblouissement ! » Elle a vécu toute sa vie dans cet éblouissement du grand dessein de bénédiction que Dieu a sur le monde. Et saint Paul lui a fait découvrir le Corps Mystique, l’Église, mystère dont elle a vécu et qui a nourri sa prière.

Mais pour l’heure, la séparation d’avec mère Alphonse et plusieurs de ses compagnes de noviciat fut très dure. Mère Marie-Thérèse fut alors nommée sous-maîtresse des novices, et, 10 ans plus tard, mère maîtresse. Elle devait le rester 25 ans, avec cependant une interruption de 2 ans, due au mal de Pott. Cette maladie la tint allongée de longs mois sur un lit roulant de fabrication locale – une planche montée sur des roues de bicyclette ! – que l’on pouvait encore voir longtemps après dans un grenier.

Une sœur ingénieuse avait conçu un système de pupitre pourvu de miroirs qui lui permettaient de lire allongée sans avoir à tenir le livre. Elle mit à profit ce temps d’épreuve pour approfondir saint Bernard et la *Somme Théologique* de saint Thomas dans la petite édition de la *Revue des Jeunes*. Son intelligence vive et profonde y puisa une ouverture et une largeur de vue dont bénéficièrent ensuite ses novices.

Deux exemples peuvent illustrer cette ouverture. Jusque vers 1950, il était d'usage de donner aux novices comme livre de Carême – une pratique de la règle de saint Benoît, toujours en vigueur – la série des traités du jésuite Rodriguez, « La perfection chrétienne ».

Devant le nouveau profil des postulantes qui entrèrent à partir de 1949, mère Marie-Thérèse comprit immédiatement que cela ne « passerait » plus ! Elle décida donc de remplacer le jésuite par Dom Marmion. Aux postulantes : « Le Christ vie de l'âme » ; en première année de noviciat : « Le Christ dans ses mystères » et en deuxième année : « Le Christ idéal du moine », ouvrages pétris de la doctrine de saint Paul et qu'elle-même appréciait fort.

Le second fait est encore plus révélateur de sa largeur d'esprit. Dans les années 1950, alors que les œuvres de Teilhard de Chardin étaient interdites de publication, un abbé de l'Ordre, ami de la communauté et esprit audacieux, y avait introduit des exemplaires ronéotypés de quelques-uns des écrits du grand jésuite exilé. Ils circulaient « sous le manteau » au noviciat – sans doute pas en communauté ! – pour le plus grand bonheur de la maîtresse et des novices qu'attirait cette lecture.

En ce qui concerne l'observance, mère Marie-Thérèse prêchait plus par l'exemple que par ses injonctions. Sa fidélité s'exprimait dans les plus petites choses, spécialement dans ce qui avait été établi pour le silence. Il était pour elle le signe d'une adhésion fondamentale à toute volonté de Dieu. Elle disait : « Dieu et sa volonté, c'est tout un. » Empêchée par sa pauvre santé de participer aux Vigiles, elle les récitait en particulier avec une exactitude scrupuleuse. À l'époque, le règlement prévoyait qu'on ne devait pas commencer avant 16 heures les Vigiles du lendemain... Cela posait parfois des problèmes pratiques, mais elle s'ingéniait à respecter la limite. Elle ne pouvait pas non plus prendre part à la plupart des travaux communs. Le seul

qui lui était accessible était le « rognage » des petits fromages au moment du démoulage, car il se faisait assis. Elle nouait son tablier et s'y rendait en trotinant, avec une ponctualité sans faille.

Cette fidélité, comme aussi sa bonté et sa patience inaltérables, avaient leur source dans une vie d'union à Dieu profonde et constante. Au lendemain de son décès, mère Véronique, son abbesse, traçait d'elle ce portrait spirituel :

« Mère Marie-Thérèse avait réalisé une grande unité dans sa vie. Son austérité personnelle et sa pauvreté, qui étaient très grandes, se trouvaient être une expression de sa vie toute livrée à la gloire et à la louange de Dieu. Elle vivait de la liturgie et affectionnait tout spécialement les oraisons de l'ancien bréviaire, les psaumes, surtout les Ps. 15, 62, 72, 102.

On percevait sa propre expérience dans le fameux verset du Ps 72 *"Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum"* ("Je suis auprès de toi comme une bête de somme, mais je suis toujours avec toi") qu'elle citait avec prédilection. Elle retrouvait avec joie tout au long de l'année liturgique, les textes qu'elle aimait. Devant le mystère de Dieu et de son Église, elle allait droit à l'essentiel, ne s'embarassant pas de dévotions secondaires. Elle vivait de sa foi et non d'émotions sensibles. Elle avait découvert que tout lui avait été donné avec la grâce de son baptême et de sa profession religieuse.

Dans les débuts, elle s'était heurtée au problème de l'oraison. La rencontre de Dom Godefroy Bélorgey, lors de la retraite qu'il donna à la communauté en 1930, fut une libération décisive qu'elle évoquait avec une vraie gratitude : il lui conseilla de fermer tous les livres sur l'oraison où elle en cherchait vainement le secret... À la fin de sa vie, elle disait : « Je n'ai jamais compris la différence qu'il

y a entre l'oraison, la liturgie, la *lectio divina*. Tout cela, c'est la Parole de Dieu !"

Parole de Dieu aussi pour elle la règle de saint Benoît qu'elle aimait beaucoup, les écrits de nos Pères cisterciens ; mais également la "parole incarnée" qu'étaient certaines anciennes qu'elle avait connues et admirées, surtout des sœurs converses. C'était pour elle la « tradition vivante » de l'Ordre.

Chez elle, humilité, liberté intérieure et délicatesse de conscience s'unissaient dans une harmonie assez rare. Une de ses anciennes novices se souvient : "Un jour, au noviciat, l'une de nous se mit à lui faire, en ma présence, des reproches tout à fait injustifiés. Mère Marie-Thérèse rougit et se défendit avec une certaine vivacité. Puis, presque aussitôt, elle se retourna vers moi et me dit : "Je vais me confesser"."

Façonnée par l'ancienne observance, qu'elle aimait parce qu'elle avait réellement transmis un esprit, mère Marie-Thérèse avait appris à distinguer l'essentiel du secondaire, et les changements survenus après 1965 ne la troublèrent pas ; cependant, elle avouait avoir été longtemps tirillée, comme maîtresse des novices, entre le devoir de transmettre intact l'héritage reçu et le besoin de s'adapter aux jeunes que le Seigneur lui envoyait et qu'elle recevait de sa main, avec infiniment de respect, de confiance, mais aussi d'affection humaine et même de tendresse maternelle.

Elle avait un sens aigu de sa responsabilité, au point que les difficultés ou le départ d'une jeune la rendaient malade : elle faisait à chaque fois un furoncle ou une crise de foie ! Mais ses novices se sentaient portées par sa prière et c'était leur force. Sa plus grande crainte était d'usurper la place du Saint-Esprit dans la conduite des âmes.

Lorsqu'elle a demandé avec insistance, en 1965, à être déchargée du noviciat qu'elle avait conduit pendant près de 25 ans – elle le demandait d'ailleurs depuis plusieurs années – elle poursuivit son rôle auprès de la communauté, devenant l'ancienne écoutée et vénérée, le « staretz » qu'on allait consulter, chez qui on allait chercher réconfort, soutien spirituel, conseil et paix. Celles qui en ont bénéficié savent quels trésors de douceur évangélique, de bienveillance, de sens monastique, d'amour de l'Ordre et de l'Église on recueillait à son contact. Elle s'intéressait à tout, n'oubliait rien de ce qu'on lui confiait, soucis ou problèmes personnels. Mais lorsqu'on lui demandait des nouvelles de sa propre santé, elle vous regardait avec étonnement quelques secondes, comme si on lui parlait d'une personne inconnue !

Elle-même cependant a vécu de grandes souffrances physiques et morales durant les 12 dernières années de sa vie. En 1971, on dut la soigner énergiquement pour une récurrence de tuberculose osseuse ; elle connut alors la peur, l'angoisse, et disait avoir alors anticipé son agonie – une sorte de solitude, de dérélition devant Dieu, où nul ne peut en rejoindre un autre. Une autre épreuve, un an avant sa mort, fut la découverte d'un cancer sous la langue qui nécessita une hospitalisation à Angers pour un douloureux traitement de radium. Elle disait alors : "J'avais souhaité qu'on ne me fasse aucun traitement extraordinaire, mais j'avoue qu'un cancer à la langue me fait peur et je souhaite qu'on puisse l'enrayer."

Dans sa dernière maladie, par contre, elle n'a paru connaître ni la peur ni l'angoisse ; sauf un jour. Elle disait : "Tout est bien. Je suis dans une grande paix. Je suis entre les mains du Seigneur et je m'y abandonne. Le Seigneur est bon, éternel est son amour."

Jusqu'au bout, elle a gardé son humour. À une sœur qui la veillait, elle avait lancé un de ses traits d'esprit habituels ; la sœur lui dit en riant : "Vous ne changerez pas !" Et la réponse fusa aussitôt : "Évidemment, c'est un peu tard !"

Pensant à l'étroitesse du couloir sur lequel ouvrait sa chambre d'infirmerie, elle disait à une autre : "Je me demande comment vous allez me sortir de là... Mais soyez tranquilles, je ne protesterai pas !"

La voyant plus mal, on avait prévu de réciter la prière des agonisants. À la sœur qui la préparait pour cette liturgie, arrangeant guimpe et voile, elle dit, avec sa pointe d'accent inimitable : "Faites-moi belle pour recevoir la communauté ! Dernière coquetterie !"

Mais le lendemain, elle était mieux et le médecin espérait encore la sauver. À son abbesse qui lui faisait part de cet espoir, elle répondit : "Quand je pense à toute la mise en scène d'hier soir ! J'ai dérangé toute la communauté... Et puis, j'étais si prête !... Cela va fait comme en 1927, quand on a cru que j'allais mourir. J'avais fait le sacrifice de ma vie et après, il a fallu que je fasse le sacrifice de ma mort ! Il a fallu revivre ! J'espère que cette fois-ci, il ne faudra pas tout recommencer !"

On était alors dans la semaine de prière pour l'Unité des chrétiens, qu'elle aimait particulièrement. Elle en décomptait les jours et espérait bien mourir le 25 Janvier, mais elle se reprenait : « Je n'ai jamais voulu autre chose que la volonté de Dieu. Je ne vais pas commencer à faire des caprices pour choisir le jour de ma mort ! » Elle a offert sa souffrance pour cette cause de l'Unité, mais elle disait ne plus pouvoir limiter sa prière à des intentions précises : d'elle-même, sa prière prenait les dimensions du monde, embrassait tous les êtres rachetés par le Christ ; de toute façon, elle ne pouvait

plus autre chose que d'adhérer à la volonté de Dieu, à son dessein sur le monde.

C'est le 29 janvier que le Seigneur exauça son ardent désir de le voir face à face. Elle avait vécu sa dernière journée avec l'Évangile des Béatitudes qu'elle s'était fait relire.

Les derniers mots qu'elle prononça furent, en réponse aux prières qu'on faisait près d'elle à haute voix : "Amen ! Alleluia !"» ■

Abbaye de la Coudre - Laval



Photo monastère

Dom Jean Chanut

« Le Petit Père Jean »

Abbé de Cîteaux - 1909-1980

Né à Colombes en 1909, Maurice Chanut fait profession monastique à Cîteaux, en 1928 sous le nom de frère Marie-Jean. Il meurt en Afrique, après avoir célébré la fête de l'Assomption de la Vierge Marie, le dimanche 17 août 1980, auprès du monastère de Mokoto.

Le père Jean fut un homme de prière, rayonnant tout au long de son existence l'ardente charité dont sa vie spirituelle lui montrait la nécessité.

Il ne franchit le seuil de l'éternité qu'après avoir frôlé trois fois la mort. Il fit sa profession temporaire en août 1928 et en décembre on s'aperçut qu'il était atteint d'un mal de Pott assez avancé. Il resta couché deux ans et subit une opération de greffe osseuse qui réussit très bien, mais en raison d'hémorragies internes il fut à deux doigts de la mort et reçu l'extrême-onction. De 1930 à 1938 il bénéficiera d'un peu de répit et passe ces années dans l'effacement de la vie commune. Il y apprendra à devenir le confident aimé de ses frères et un maître de prière. En 1938, son rein droit était perdu et le rein gauche commençait d'être atteint par la tuberculose. Il fut alors

opéré d'urgence mais la maladie gagnait. Il restera quatre ans au repos complet à l'infirmerie de 1939 à 1943, chaque analyse trouvant des traces de tuberculose. À l'initiative d'un prédicateur de retraite, une neuvaine de prières à sœur Élisabeth de la Trinité fut faite par la communauté, et à la fin de la neuvaine toute trace de tuberculose avait disparu. Huit jours après la neuvaine il faisait de la bicyclette sans fatigue particulière. Cette guérison, totalement inexplicable sur le plan médical, fut retenue par l'Église comme un miracle obtenu par l'intercession de la bienheureuse Élisabeth de la Trinité, jeune carmélite de Dijon (Carmel de Flavignerot).

Père Jean frôla la mort une troisième fois à la suite d'une opération en 1968. Il écrira dans un communiqué adressé à toute sa communauté au moment de sa démission : « Ces épreuves de santé ont certes été pour moi une source de grande grâce, et bien loin de me plaindre, je ne puis après coup que remercier humblement le Seigneur... » et, parlant de sa charge abbatiale : « ... en conscience, j'ai cru devoir me donner à fond, sans compter avec ma fatigue, pensant que lorsque Dieu confie une mission importante, il donne les forces nécessaires pour l'accomplir, ou il décharge de cette mission. D'ailleurs, pour moi, relâcher mon effort aurait correspondu à un effondrement. »

Familier de la souffrance et de la mort, c'est à travers la participation aux mystères douloureux qu'il puisait dans la prière la grâce d'une espérance toujours plus admirative de la Résurrection. Chaque jour davantage, il s'alimentait à cette source de vie dont il cherchait à faire partager aux autres la joie enthousiasmante en dépit d'un tempérament secrètement angoissé.

Quatrième enfant d'une famille profondément chrétienne, Maurice Chanut avait vécu son adolescence à Versailles. Entré au petit séminaire de Versailles à l'âge de 8 ans, il était alors attiré par la vie

missionnaire. Mais, un jour de vacances, il vint prendre contact avec l'abbaye de Cîteaux et s'orienta dès lors vers la vie monastique vécue comme le moyen le plus radical de travailler en profondeur à l'avènement du Royaume de Dieu. On reconnaît ici l'influence de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui fut canonisée en 1925, l'année même où dom Jean-Baptiste Ollitrault de Keryvallan l'encourageait dans son propos d'entrer à Cîteaux dès l'âge de 18 ans.

Entré en communauté le 30 juillet 1926 comme postulant, l'abbé auxiliaire de Cîteaux, dom Fabien Dutter, l'avait confié au père Nivard, alors maître des novices. Il fit profession simple le 20 août 1928, en la fête de saint Bernard, et sa profession solennelle le 23 août 1931. L'année suivante dom Fabien était nommé procureur général, et dom Godefroid Bêlorgey, prieur de Scourmont, fut appelé à lui succéder comme abbé auxiliaire. C'est sous son gouvernement que père Jean put recevoir les ordres sacrés. Prêtre le 22 décembre 1934, il commence alors à participer à la formation des novices.

Il sera nommé prieur par dom Godefroid en juin 1944, vers la fin de l'occupation de la Bourgogne par les troupes allemandes. En novembre 1951, dom Gabriel Sortais devint abbé général de l'Ordre et, comme tel, abbé de Cîteaux. En 1952, il accepte la démission de dom Godefroid Bêlorgey et nomme le père Jean pour lui succéder comme abbé Auxiliaire. Dom Jean Chanut reçoit la bénédiction abbatiale le 28 mai 1953, sous le titre d'abbé de Royaumont. Tout en encourageant dans sa communauté l'esprit de prière dont il était imprégné, il put mener à bien plusieurs entreprises qui marquèrent cette époque.

En 1953, dom Jean entreprenait avec la communauté d'Igny la fondation du monastère de la Clarté-Dieu au Congo (RDC). En outre, Cîteaux est bientôt appelé à venir en aide à Aigebelle pour

renforcer la fondation de Grandselve au Cameroun. De 1960 à 1968, les soucis de personnel et de financement ne manqueront pas. Malgré les nombreux voyages que cette aide occasionnait, dom Jean Chanut reçoit alors une charge nouvelle : dans le cadre du nouveau statut de l'abbaye de Cîteaux, dom Jean Chanut est élu abbé de Cîteaux par sa communauté le 19 mars 1963, et reçoit de ce fait la paternité de quatre maisons de moines, en plus de celle des moniales d'Igny .

C'est en cette même année 1963 que dom Gabriel Sortais succombe durant le concile de Vatican II. Une nouvelle période s'ouvre pour l'histoire des Cisterciens OCSO. Après les nombreuses adaptations déjà accomplies sous l'impulsion de dom Gabriel, il allait falloir procéder aux rénovations bien plus profondes qui accompagnèrent et suivirent le Concile. Tout en assumant la mise en œuvre de cette évolution pour la communauté de Cîteaux, dom Jean restait accueillant à toutes les personnes venant solliciter l'aide spirituelle ou matérielle de sa communauté, les réconfortant par sa joie de vivre pour le Seigneur et sa charité débordante.

Mais, ajoutant cet effort spirituel aux soucis que lui causaient les diverses communautés dont il partageait la responsabilité, le fardeau devint vraiment trop lourd pour sa santé déclinante. Après une opération subie en 1968 et les fatigues du chapitre général de 1969, il démissionne de sa charge d'abbé de Cîteaux et doit se reposer durant quelques mois.

Dès le mois de mai 1970, il repartait pour l'Afrique afin de se dévouer au ministère d'aumônier auprès de nos sœurs moniales cisterciennes. Le père Jean se donna désormais tout entier à ce service qui comportait une grande part de contact avec le peuple chrétien et les diverses communautés religieuses voisines, d'abord au Cameroun, mais surtout ensuite en cette province congolaise du Kivu

dans laquelle il avait œuvré naguère pour la fondation de la « Clarté-Dieu » à Murhes, près de Bukavu.

« Petit Père Jean », comme aimaient l'appeler ses anciens novices, est demeuré jusqu'à son dernier jour un homme de prière, chantant et dansant même parfois, et partageant l'enthousiasme de ce bon peuple africain dont il avait spontanément conquis la sympathie. Il continua jusqu'à son dernier souffle de répandre autour de lui cette joie de l'Esprit Saint qui lui donnait vraiment des ailes pour suivre la Vierge Marie et entraîner les autres avec lui vers le Royaume de la vraie vie.

Il mourut d'un infarctus cardiaque, après avoir célébré la messe de l'Assomption dans la chapelle d'un petit village, auprès du monastère de Mokoto, dépendant, lui aussi, de Scourmont. ■

Frère Henri
Abbaye de Cîteaux



Saint Benoît

et saint Bernard

Le but des présentations que vous lirez n'est pas de vous apprendre *l'histoire* de nos fondateurs ou de nos communautés religieuses. Nous voulons plutôt dire *en quoi* nous vivons un *charisme* et pourquoi celui-ci reste important pour l'homme et pour l'Église aujourd'hui.

Saint Benoît

Afin de comprendre la vie monastique selon saint Benoît, je me propose d'examiner successivement :

- les traits essentiels de son expérience *personnelle* qui l'ont amené à cette vie ;
- les sources d'inspiration que furent pour lui les expériences de ses devanciers ;
- comment saint Benoît a exprimé le sens de la vie monastique dans la *Règle*, son unique écrit.

À propos de chacun de ces points, j'établirai le lien avec nous aujourd'hui.

L'expérience personnelle de saint Benoît

Nous la connaissons surtout par le témoignage de saint Grégoire dans ses *Dialogues* (Livre II). Je rappelle ici seulement que Benoît, dans son jeune âge, a radicalement pris de la *distance* par rapport à la société de son temps (V^e et VI^e siècles), une société instable et en pleine transition culturelle. Cette prise de distance fait toujours partie de notre vocation. Elle reste frappante aujourd'hui encore pour l'entourage immédiat d'un candidat à la vie monastique. Pourquoi « quitter le monde » – comme on dit – pour chercher Dieu ? Il y aurait tant à faire. Et c'est vrai.

Nous voyons chez Benoît qu'il ne s'agit pas d'une fuite pure et simple de la part de quelqu'un qui serait incapable d'assumer sa responsabilité dans la vie de tous les jours. Si Benoît se retire pour la recherche de Dieu, celle-ci le confrontera très vite de nouveau avec la vie sous tous ses aspects. Il prouvera à ces moments ses capacités d'organisateur et d'enseignant, son leadership. Il montrera aussi une solidarité étonnante avec l'Église et le monde. Un dicton, qui circulait dans les milieux des Pères du désert, affirme que les moines doivent fuir les évêques, les femmes et les enfants. Sur ce plan, il est intéressant de constater que, d'après Grégoire le Grand, Benoît ne fuit aucune de ces trois catégories : ni les évêques, ni les femmes, ni les enfants. Il maintient des relations positives avec elles. Cet héritage reste important pour nous, me semble-t-il.

En surmontant des épreuves successives – il y eut même des tentatives visant à l'éliminer, faites *aussi* par des moines qui vivaient avec

lui – Benoît devient un homme d’expérience et un vrai maître spirituel. Il connaît son propre cœur et celui des autres. Il connaît aussi le cœur de Dieu. Il sait que Dieu peut opérer des miracles même chez ceux qui, au départ, sont intérieurement divisés et très éloignés de Lui. Mais la foi du moine ne relève pas plus de l’évidence que celle de n’importe quel chrétien. Au contraire. Quelquefois il se demande : « Où est Dieu ? » Cette question lancinante existe dans notre culture, surtout devant la violence et la souffrance injuste. Depuis toujours, les moines ont dû affronter ce qui met radicalement en question leur foi, sans échappatoire possible. Benoît nous apprend que Dieu n’est jamais absent, même si notre cœur ne le voit plus. Riche de sa propre expérience et de celle de beaucoup de disciples, il donnera la consigne : « *ne jamais désespérer de la compassion de Dieu* » (RB 4, 74). Dieu et la compassion, la miséricorde : deux réalités dont notre monde a tellement besoin.

Les sources d’inspiration de saint Benoît

Benoît n’a pas inventé la vie monastique. En ce sens, il y a une grande différence entre les ordres monastiques et la plupart des instituts religieux. La vie monastique est beaucoup moins liée à la personne d’un fondateur. Bien sûr, les grandes figures monastiques nous marquent profondément et de façon durable. Ceci est particulièrement vrai pour des personnages comme saint Benoît et saint Bernard. Mais la vie monastique se présente d’abord comme une forme de vie évangélique radicale, une forme de vie (une *conversatio*) qui a commencé dès les premiers temps de l’Église et qui a toujours exprimé sa vitalité. Les règles et autres écrits sont venus bien plus tard, pour fixer une expérience déjà séculaire. Benoît connaissait bien les écrits monastiques qui circulaient avant lui. Il a encouragé ses moines à les lire et à les méditer à leur tour.

Au dernier chapitre de la Règle il écrit explicitement : « *Voici pourquoi nous avons écrit cette Règle : en la pratiquant dans les monastères, nous montrons, au moins un petit peu, que notre conduite est droite, et que nous commençons à mener une vie religieuse. Mais pour celui qui est pressé de mener parfaitement cette vie, il y a encore les enseignements des saints Pères. Si on les pratique, ils conduisent au sommet de la vie parfaite. En effet, dans l’Ancien et dans le Nouveau Testament, est-ce que chaque page, chaque parole qui vient de Dieu lui-même, n’est pas une règle très sûre pour guider la vie des hommes ? Il y a aussi tous les livres des saints Pères catholiques [les écrivains des premiers siècles] : est-ce qu’ils ne parlent pas clairement de ce que nous devons faire pour courir tout droit vers notre Créateur ? Puis nous avons les Conférences des Pères, leurs Institutions, [ce sont les écrits de Jean Cassien], leurs Vies [notamment des Pères du désert], et aussi la règle de notre saint Père Basile. Est-ce que, dans ces livres, on ne trouve pas les outils spirituels pour des moines obéissants et de sainte vie ?* » Selon Benoît, le moine doit surtout lire la Bible et les auteurs spirituels, pour en vivre et non pas pour en parler comme un érudit.

La Règle

Benoît appelle sa propre Règle « *cette toute petite Règle, écrite pour débutants* ». Pour l’écrire, il a puisé chez les auteurs que je viens de mentionner des éléments qui lui semblent importants pour lui et pour les gens qui se sont groupés autour de lui et, ensuite, il les a, en quelque sorte, distillés. Mais surtout, ce que disent les Écritures et les auteurs spirituels doit devenir une *expérience de foi*. Le lien entre l’Évangile et l’expérience est clair dès le Prologue de la Règle. Saint Benoît y reprend une catéchèse qui vaut pour tout chrétien. Cela est significatif : encore un indice qui montre que la vie

monastique est simplement une forme de vie évangélique. À un moment donné, il pose la question qui anime chaque être humain : « Qui veut être heureux ? » Benoît continue : « Si, à cette demande, tu réponds : moi ! Dieu te réplique : Si tu veux avoir la vie véritable et éternelle... » et alors il cite les psaumes. En d'autres termes, nous savons depuis longtemps, dès le Premier Testament, ce que signifie une vie qui plaît à Dieu. Jésus a repris à son compte ce que la religion juive enseignait. Benoît poursuit : « *Quoi de plus doux, frères très chers, que cette voix du Seigneur qui nous invite ? Voyez comme le Seigneur lui-même, dans sa bonté, nous montre le chemin de la vie.* »

Benoît en tire une conclusion pratique, qui introduit plus directement sa Règle : « *C'est à cette fin (pour vivre l'évangile) que nous voulons fonder une école où l'on serve le Seigneur.* » Et un peu plus loin : « *À mesure que l'on progresse dans la vie religieuse et dans la foi, le cœur se dilate, et l'on court dans la voie des commandements de Dieu, avec la douceur ineffable de l'amour.* » Je retiens deux mots de ces phrases : *école* et *amour*. D'abord le mot « école ». L'école est le temps réservé, libéré pour apprendre certaines choses. Mais les moines vivent un apprentissage tout au long de leur vie. Le monastère est une école dont on ne sort jamais. Mais qu'est-ce qu'on y apprend ? Le service du Seigneur. L'expression a une double signification. Dans cette école, nous apprenons à servir Jésus. Mais nous apprenons aussi à servir *comme* lui. C'est ainsi que nous apprenons à – j'emprunte une autre phrase au Prologue – « *courir dans la voie des commandements de Dieu, avec la douceur ineffable de l'amour* ». Ce dernier mot est le plus important, parce qu'il est la clef de l'évangile et le but de la vie monastique, qui ne prétend rien d'autre. Nous sommes moines pour apprendre à aimer et pour connaître de plus en plus intimement Dieu, qui est amour.

N'est-ce pas en cela que l'Église aura toujours besoin des monastères, « écoles du service du Seigneur » ? Le Seigneur a sa place toute particulière dans le monastère. C'est clair encore dans le chapitre 58 de la Règle qui parle de la manière de recevoir des nouveaux frères. Benoît donne au formateur comme première tâche d'examiner « *avec attention si le novice (le candidat) cherche vraiment Dieu* ». Ce sont ses propres paroles. C'est la toute première chose. Et c'est en quelque sorte l'unique chose. Cela ne veut certainement pas dire qu'on entre dans la vie monastique parce qu'on est incapable de porter ses responsabilités dans la société ou dans l'Église. On n'y entre même pas *pour* mener une vie ascétique. Non, on paie le prix fort, on risque tout, et on s'engage sur un chemin qui est effectivement une ascèse, *pour chercher Dieu*. En cherchant Dieu, nous retrouverons la réalité quotidienne et beaucoup d'exigences qui font partie de la vie de chacun. Mais on le fait un peu autrement qu'ailleurs, un peu autrement que la plupart des gens.

En voulant devenir moine, on peut se tromper sur soi-même, y compris quand on le fait vraiment pour chercher Dieu. Il ne faut pas trop facilement accorder au candidat l'entrée au monastère. L'attirance pour la vie monastique doit être discernée. Le mot « discernement » est un mot-clef dans la spiritualité monastique. C'est pour empêcher que le jeune moine se perde dans ses illusions que saint Benoît dit : « *On lui fera connaître toutes les choses dures et après par lesquelles on va à Dieu.* » Benoît ne fait pas de cadeaux. Il prévoit des étapes pour continuer à éprouver le désir de Dieu chez le candidat. Il attache beaucoup d'importance à l'accompagnement par quelqu'un d'expérimenté. On ne s'aventure pas seul sur le chemin vers Dieu, même si l'engagement reste quelque chose de très personnel. On a besoin de guides. Dans la tradition monastique, nous les appelons les « anciens », non parce qu'ils sont vieux – ils peuvent être jeunes – mais parce qu'ils sont expérimentés. Ils

incarnent – ils donnent concrètement chair à – la tradition. La vie monastique est une vie qu'on transmet de cœur à cœur. La communauté elle-même est aussi formatrice à sa façon.

Vous avez sans doute vu le film *Des hommes et des dieux*. Il montre la fin de nos frères de Tibhirine, en Algérie, une communauté de notre Ordre qui a été presque entièrement assassinée en 1996. Ce film a le grand mérite de corriger auprès du grand public certains clichés sur la vie monastique. La dynamique communautaire y est essentielle dans le discernement chez les frères. Pourtant, les frères sont très différents entre eux. Mais ils tiennent ensemble et veulent rester à Tibhirine à cause de leur appel initial, et à cause de ce qu'ensemble ils discernent être un devoir envers la population environnante. Les frères de Tibhirine, ou plutôt leur communauté dans son ensemble est devenue un signe fort pour notre temps. Les réactions du public témoignent que le message diffusé par le film a été entendu et reçu. Il a fallu leur martyre, certes, pour que le monde entier parle des frères. Mais plus que leur mort, c'est leur vie qui a frappé les esprits. Et c'est heureux.

Dans une communauté monastique nous sommes liés les uns aux autres pour le meilleur et pour le pire. Et l'histoire monastique abonde d'exemples du meilleur... tout comme du pire. Les moines ne sont pas des extraterrestres. L'aventure n'est jamais gagnée d'avance. Mais il n'y a pas d'autre chemin. On apprend la vie monastique en la vivant très concrètement, avec des hommes faillibles et pécheurs. Les livres ne viennent qu'après. Nous découvrons quelquefois mieux la qualité d'un candidat en le voyant travailler dans la forêt ou au réfectoire, qu'en le voyant à l'église. Je crois que c'est ce qui caractérise la vie monastique : *tout* est organisé pour la recherche de Dieu. C'est dire que *beaucoup* se retrouvent effectivement dans la vie

monastique: la prière et le travail, la solitude et la fraternité, la distance et la communion avec le monde entier (on est seul pour devenir frère universel), la communauté locale et l'Église.

Ce qui distingue la vie monastique de la vie ordinaire, ce n'est pas tel ou tel élément, qu'on retrouvera toujours aussi ailleurs, mais le puzzle qu'on fait avec ces différents éléments. Le puzzle est fait de telle façon que l'atmosphère dans le monastère soit autant que possible imprégnée par la conscience de la présence de Dieu. Le combat consiste précisément à s'y ajuster quotidiennement. Notre vie monastique a donc quelque chose de très prosaïque, comme toute vie humaine.

Plusieurs siècles plus tard, saint Bernard apportera quelque chose de neuf et d'essentiel par rapport à la vie bénédictine.

Saint Bernard

La figure de saint *Benoît*, je viens de vous la présenter en lien étroit avec un livre: la *Règle*, dont l'idée maîtresse est la recherche de Dieu. J'aimerais également relier l'abbé de Clairvaux à un livre et à une idée-clef. Ce livre, il ne l'a *pas* écrit lui-même, mais il l'a *commenté*: c'est le *Cantique des cantiques*. L'idée-clef est ici la venue du Christ *en* nous, que Bernard appelle «l'avènement intermédiaire». Voici une évolution, pour ne pas dire une révolution, qui s'opère, par et avec Bernard, au XII^e siècle. Nous sentons d'emblée que nous sommes dans une sensibilité spirituelle différente. La vie cistercienne a une dimension qui n'était pas nécessairement présente dans la spiritualité monastique antérieure. C'est une dimension «mystique».

D'abord quelques mots sur le fait que Bernard commente *le Cantique des cantiques*. C'est le livre de la Bible le plus commenté au XII^e siècle dans le monde monastique et particulièrement chez les cisterciens. L'affectivité de l'homme n'a jamais été aussi mobilisée pour chercher Dieu. Ce que la Règle donne comme *cadre* de vie, comme *discipline* – c'est-à-dire comme attitude et ascèse de la part du disciple – débouche, si je peux m'exprimer ainsi, dans une expérience qui va bien plus loin. Jamais l'amour n'a été aussi central. C'est que l'homme a changé au XII^e siècle et que nous assistons à une refondation de l'anthropologie chrétienne¹. Bernard n'a pas inventé le XII^e siècle. Il n'est pas non plus le seul auteur cistercien. Mais il a marqué de son empreinte indélébile non seulement la spiritualité mais aussi la théologie et la vision de l'homme.

Le commentaire que Bernard fait du *Cantique des cantiques* a encore une autre signification. L'attention du moine n'est plus seulement centrée sur l'au-delà, mais il fait une expérience tout à fait particulière *aujourd'hui*. Le Christ est venu une *première* fois dans l'Incarnation. Nous *attendons* sa venue à la Parousie. Mais, dit Bernard, entre les deux, il y a un troisième avènement. Il est pour maintenant. « *Les deux autres avènements sont manifestes, celui-ci ne l'est pas. Lors du premier, le Christ est apparu sur la terre, il a vécu avec les hommes (...). Et lors du dernier avènement, toute chair verra le salut de Dieu (...). L'avènement intermédiaire, lui, est voilé – c'est l'avènement au cours duquel seuls les élus le voient, en eux-mêmes, et leur âme est sauvée.* » Je viens de citer quelques mots du fameux cinquième

1. Voir l'étude sur Guillaume de Saint-Thierry de Damien Boquet: *Un nouvel ordre anthropologique au XII^e siècle*, Cîteaux fasc. 1-2, 55 (2004), 5-20. On peut le lire sur internet: http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/05/58/21/PDF/D_Boquet_Un_nouvel_ordre_

sermon sur l'Avent. Dans l'avènement intermédiaire, l'Esprit est à l'œuvre, de façon cachée, mais réelle.

Une telle expérience change jusqu'à la vision de l'homme. Et à son tour, cette vision de l'homme rend une nouvelle expérience possible, celle qui donnera naissance à tout le courant mystique tel qu'il se développera plus tard en Occident. L'apport de Bernard à l'anthropologie chrétienne me semble particulièrement important sur deux points : son attention au sens de l'affectivité humaine et sa réflexion sur la liberté. L'amour suppose en effet qu'on soit au clair sur ces deux points.

Le *Traité de l'Amour de Dieu* décrit avec beaucoup de justesse comment l'amour est d'abord égocentrique. L'homme commence par s'aimer lui-même, pour découvrir petit à petit que Dieu pourrait être une réponse à ses besoins. Cet amour intéressé n'est pas indigne de Dieu. Il est un chemin normal et obligatoire. Mais, petit à petit, Dieu sera aimé pour lui-même, d'un amour plus gratuit, plus désintéressé². Nous l'apprenons tout au long de notre vie. La règle de saint Benoît appelait le monastère *une école du service du Seigneur*. Nos auteurs cisterciens parlent d'une *école de l'amour*, une école où l'on apprend à aimer en vérité. Saint Bernard nous aide à comprendre où se situent les problèmes et comment persévérer sur le chemin de l'amour. Il nous fait passer d'un amour sentimental à un amour discerné, et ensuite à un amour fidèle qui dure dans le temps, signe que l'Esprit est effectivement à l'œuvre³. Bernard décrit ici un vrai chemin d'intégration. Nous ne laisserons jamais notre humanité derrière nous pour devenir spirituel. Être spirituel veut dire que les forces qui nous habitent depuis notre création sont

2. Pour les degrés de l'amour : Le *Traité de l'Amour de Dieu*, chapitre 8 à 10.

de plus en plus orientées vers Dieu et vers l'amour authentique des autres, ce qui veut dire : les aimer selon Dieu. En ce sens l'amour pur est un amour *gratuit* qui n'attend de l'autre rien d'autre que l'amour : « *J'aime parce que j'aime ; j'aime pour aimer* » (*amo quia amo, amo ut amem*)⁴. L'amour est sa propre raison et son propre but.

Bernard aborde un autre thème auquel nous sommes extrêmement sensibles : celui de la liberté. Pas d'amour sans liberté. Et Dieu lui-même veut être aimé par des êtres libres. Bernard dit dans un sermon que c'est un vrai problème pour Dieu de se faire aimer librement par l'homme. « *Voulant donc conquérir l'homme, sa noble créature, Dieu s'est dit : "Si je le contrains malgré lui, j'aurai un âne, non pas un homme, puisque ce n'est pas de son plein gré qu'il viendra. (...) Or, vais-je donner mon royaume à des ânes* ⁵ ? » Alors, Dieu envoie son Fils, qui devient chair, c'est-à-dire homme comme nous, afin de nous *toucher* dans notre chair. Oui, Jésus est tellement homme qu'il faudrait être bien dur de cœur pour ne pas se laisser émouvoir par son amour. En Jésus, Dieu nous *touche* dans notre affectivité. Ce que nous appelons l'amour spirituel commence donc de façon très « charnelle », très humaine. Il part de l'humanité de Jésus. Notons que Bernard en parle un siècle avant saint François. *Librement* l'homme s'attache à l'homme Jésus pour découvrir en lui qui est Dieu.

Dans son traité *Sur la grâce et la liberté*, Bernard pousse son analyse très loin. Il se demande si on ne peut pas *enlever* la liberté à quelqu'un. Bernard fait de saint Pierre une étude de cas. Pierre trahit Jésus. Mais ne l'a-t-il pas fait contre sa volonté, parce qu'il se sentait

3. Voir : *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, 20.

4. SCC 83, 4.

5. *Sermons Divers*, 29,2.

menacé par la mort? Est-ce que la peur de la mort ne lui a pas enlevé toute liberté? Cette question prend un relief particulier dans notre monde où si souvent violence est faite à des hommes, à cause de leurs convictions. Je ne peux pas répéter ici l'analyse très fine de Bernard. Mais il part du principe qu'il y a dans l'être humain une forme de liberté inaliénable. Elle constitue sa noblesse, sa dignité. C'est par sa liberté que l'homme est à l'image de Dieu; et en cela Bernard se démarque clairement de saint Augustin.

Bernard dit, de façon très forte: «*(La liberté naturelle) appartient de manière égale et indistinctement à Dieu et à toute créature raisonnable, bonne ou mauvaise. Ni le péché ni la déchéance ne la détruisent ni ne la diminuent. (...) Elle est tout aussi entière dans la créature que dans le Créateur, quoique de façon différente et plus puissamment en ce dernier (Gra 9).*» Ce texte fonde ce que j'oserais appeler l'optimisme chrétien.

Pour expliquer comment nous grandissons dans cette liberté, Bernard introduit une notion qui restera importante dans la spiritualité ultérieure: la liberté comme assentiment, en latin *consensus*. Être libre n'est pas faire n'importe quoi, comme cela nous chante. On peut être très limité dans ses moyens – par des handicaps physiques, sociaux, psychologiques... – et malgré tout témoigner d'une liberté toujours plus grande. On le fera dans la mesure où l'on est capable de « consentir », de donner son assentiment. La réalité que nous *assumons* dans la *foi* nous rapproche de Dieu et des autres. L'homme libre est « spontané », dit encore Bernard. Il est « naturel ». Par contre, celui qui reste esclave de ses propres caprices vit en dessous de la nature; il manque de spontanéité. L'homme le plus « selon Dieu » est donc aussi le plus humain. Il est « gracieux »: il vit en collaborant avec la grâce de Dieu.

Jésus nous apprendra *comment* être libres. La doctrine de Bernard est dans son ensemble très christocentrique. Jésus, dit Bernard, est notre « forme », notre modèle. Nous pourrions dire que pour être « en forme » il faut être « en Jésus ». Bernard ne fait pas ce jeu de mots, mais il joue effectivement sur le mot « forme ». Nous sommes *déformés* par le péché. Nous devons donc être *réformés* selon la *forme* de Jésus, auquel nous devons nous *conformer* ⁶.

Dans un très beau sermon sur le nom de Jésus, Bernard écrit : « *Ce que vous écrivez n'a pas de goût pour moi, si je n'y lis le nom de Jésus. Vos paroles dans la controverse ou la discussion me lassent, quand vous ne prononcez pas le nom de Jésus. Jésus est du miel dans la bouche, une mélodie dans nos oreilles, un chant de joie pour notre cœur*⁷. » L'attention de Bernard pour la Parole – la parole de l'Écriture, mais aussi Jésus comme Parole, Verbe de Dieu – donne une grande importance œcuménique à ses écrits. Luther considérait Bernard comme le plus grand des Pères de l'Église.

L'approche que je donne ici de saint Bernard peut donner l'impression fautive que la vie spirituelle se resserre sur une expérience personnelle et individuelle. En fait, l'Église est le cadre et la norme de cette expérience. Elle est la première à pouvoir s'appeler épouse du Christ. Si la personne individuelle s'y risque, c'est pour d'autres motifs⁸. Oui, notre union personnelle à Jésus suppose que nous sommes membres de l'Église. Bernard le dit dans une de ces admirables conclusions qui terminent ses sermons sur le Cantique : « *Grâces te soient rendues, Seigneur Jésus : tu as daigné nous agréger à*

6. Gra 33.

7. SCC 15

8. SCC 69, 1

ton Église bien-aimée, non seulement pour que nous te soyons fidèles, mais pour que nous te soyons unis à la manière de l'Épouse (...). Ainsi tu veux qu'à visage découvert nous contemptions ta gloire, cette gloire qui t'est commune avec le Père et l'Esprit Saint pour les siècles des siècles⁹. »

Déjà à l'intérieur de la communauté les frères sont prioritaires par rapport à nos occupations spirituelles personnelles. « *S'il est loisible à quiconque de préférer au bien commun sa propre tranquillité, qui donc alors pourra s'écrier en vérité: "Pour moi, vivre, c'est le Christ, et mourir m'est un gain" (Ph 1, 21)¹⁰?* » Je reste toujours impressionné par la définition que Bernard donne du degré le plus élevé de l'amour spirituel. Dans la bouche d'un mystique, elle prend toute sa densité « *Enfin, nous aimons spirituellement notre esprit lorsque, par amour, nous considérons ce qui est utile à nos frères comme plus important encore que nos occupations spirituelles¹¹.* » Chez lui, il y a un empressement au service qui est l'expression même d'un haut degré de contemplation. L'amour pousse à aller vers les autres, à leur partager ce qu'on a reçu. Au niveau personnel, la séquence est toujours: conversion – ascèse du désir – fécondité. Le contexte est ecclésial: se laisser guider par la Parole de Dieu signifie d'office qu'on vit *dans* l'Église, qu'on vit *avec* les autres *en* Église, ce qui permet de devenir à son tour épouse du Christ, ce que l'Église est déjà mystérieusement.

Dans un texte qui fait penser à Ruysbroec, Bernard compare l'« infusion » de l'Esprit à son « effusion »¹². L'effusion vers les autres

9. SCC 12, 11.

10. *Lettre*, 82, 1.

11. *Sermons Divers* 101.

12. SCC 18, *Sermons Divers*, 88.

ne sera valable que si elle découle de l'infusion des vertus. Mais, il reste également vrai que nous n'avons pas le droit de garder les dons de l'Esprit pour nous-mêmes. *« Ici il faut bien se garder, d'une part de donner ce que nous avons reçu pour nous-mêmes, et d'autre part, de retenir ce que nous avons reçu en faire largesse. Tu retiens pour toi-même le bien de ton prochain si, par exemple, tu es rempli de vertus et doué aussi extérieurement de science et d'éloquence et que, par crainte peut-être ou par paresse, ou par une humilité indiscreète (minus discreta humilitate), tu enfermes dans un silence inutile, voire blâmable, la bonne parole dont beaucoup auraient pu profiter¹³. »*

J'ai dit que Bernard va de l'infusion vers l'effusion, de l'intérieur vers l'extérieur. Selon lui, on se répand souvent trop vite vers l'extérieur. Il fait appel à l'image de la vasque et du canal. Un canal n'est qu'un lieu de passage. Par lui-même, il ne retient rien. La vasque est un récipient où les choses mûrissent, se décantent. La vie spirituelle a besoin de cette maturation. *« La sagesse consiste à faire de soi une vasque et non pas un canal. Un canal reçoit l'eau et la répand presque tout de suite. Une vasque en revanche attend d'être remplie et communique ainsi sa surabondance sans se faire de tort. ... Vraiment, dans l'Église d'aujourd'hui, nous avons beaucoup de canaux, mais très peu de vasques¹⁴. »* La contemplation précède donc l'action. L'action s'applique d'abord à la prédication. *« Tel est cet amour sans répit, qui convoie à l'ami de l'Époux ; ... cet amour déborde, bouillonne, et voici maintenant qu'il s'épanche sans péril, rompant toutes les digues... Il prêchera, il fructifiera¹⁵. »* Nous pourrions interpréter ce texte de façon purement psychologique. Quand on est passionné, on ne saurait garder pour soi son enthousiasme. Il faut bien qu'il se

13. SCC 18, 2.

14. SCC 18, 3.

15. SCC 18, 6.

communiqué aux autres. Mais pour Bernard, l'homme est fait pour aimer et pour être aimé. En tout ce que nous faisons pour notre prochain, il y a notre amour pour *Dieu*, qui n'est que la conséquence de *son* amour pour nous. Bernard le dit dans une phrase très dense : « *Dieu est amour et rien au monde ne saurait combler l'homme créé à l'image de Dieu, sinon le Dieu de charité, qui seul est plus grand que sa créature*¹⁶. »

Tout contemplatif devient ainsi missionnaire. C'est même volontiers (*libentissime*) qu'il interrompra sa prière pour être actif. Plus encore, son désir de mener les autres vers Dieu est le *signe* d'une contemplation authentique (*vera et casta contemplatio*). « *Car la véritable contemplation se reconnaît à ceci qu'en attisant dans l'âme le violent incendie de l'amour divin, elle lui inspire un tel désir d'amener à Dieu d'autres âmes aimantes, qu'elle interrompt avec joie la paix de l'oraison pour s'adonner au labeur de la prédication*¹⁷. » Aimer Dieu qui est Amour, c'est vouloir être comme lui, c'est-à-dire vouloir le bien des autres. N'est-ce pas là une authentique paternité, qui est aussi celle des contemplatifs ? « *Pour l'Épouse, être entraînée par l'Époux, c'est recevoir de lui le désir (...) de produire des fruits pour l'Époux. Car pour elle, la vie c'est l'Époux, et mourir, s'il le demande, serait un gain*¹⁸. » « *Être entraîné par l'Époux* », c'est la dimension contemplative, qui consiste à accueillir le désir que Dieu met en nous. « *Mourir pour l'Époux* », c'est mourir en se donnant aux autres.

En étudiant saint Bernard, j'ai l'impression qu'il ne sépare jamais les différentes formes de vie possibles. Il y a pour lui une seule orientation, qui devrait *toujours* être contemplative. Il s'agit de

16. *Ibid.*

17. SCC 57, 9. - Aussi SCC 58, 1.3.

18. SCC 58, 1.

trouver, de recevoir sa place personnelle. Que cela puisse causer des tiraillements intérieurs est certain. Mais c'est normal et inévitable. Nous vivrons toujours les deux facettes d'une vocation unique. « *Le sentiment de l'âme est bien différent, selon qu'elle fructifie pour le Verbe ou qu'elle jouit du Verbe. Dans le premier cas, son attention se tourne vers les besoins de son prochain ; dans le second, elle est appelée par la douceur du Verbe*¹⁹. » Le principe est la charité : « *Je ne chercherai pas mon intérêt, et je tiendrai pour utile non pas ce qui tournera à mon profit, mais à celui de tous*²⁰ ». ■

Frère Lode van HECKE
abbé d'Orval



Photo : J.-F. Fyot

19. SCC 85, 13.

20. SCC 52, 7. - Aussi SCC 41, 6 et SCC 9, 8

La Joie Notre-Dame

une abbaye de moniales cisterciennes dans le Morbihan

L'évolution de son économie

En 1920 un monastère cistercien a été fondé dans le Morbihan, à Sainte-Anne d'Auray sous le nom de Notre-Dame de Bonne-Garde. La maison fondatrice était l'abbaye de La Coudre, au diocèse de Laval.

En 1953, le 30 septembre, la communauté se transféra à Campénéac, près de Ploërmel, au lieu-dit La-Ville-Aubert et prit le nom de La Joie Notre-Dame, qui était celui d'une ancienne abbaye de moniales cisterciennes fondée en 1260, à Hennebont, dans le Morbihan, et supprimée le 30 septembre 1792.

Une économie héritée de Sainte-Anne d'Auray

L'économie de l'abbaye de Campénéac s'enracine dans celle de Sainte-Anne d'Auray. En ce premier lieu d'implantation, trois

activités lucratives ont permis au groupe de douze moniales, passé rapidement à cinquante, de gagner sa vie :

- une ferme avec une fromagerie dont le fromage fut plusieurs fois primé ;
- un atelier de fabrication de brosses et de balais pour la SNCF ;
- un atelier de fabrication d'hosties.

De plus, les sœurs avaient un jardin potager et des arbres fruitiers qui donnaient d'excellentes récoltes, et elles savaient fort bien conserver les fruits.

À l'abbaye La Joie Notre-Dame, à Campénéac, comme à Sainte-Anne-d'Auray, la communauté avait :

- une ferme, avec des porcs et des vaches, et une fromagerie,
- un atelier de fabrication de pain d'autel qui était vendu sur place à l'abbaye, ou expédié au carmel de Vannes où les paroisses environnantes venaient s'approvisionner. Les sœurs possédaient aussi un potager et un verger.

Cette économie de l'abbaye de Sainte Anne-d'Auray devenue celle de l'abbaye de Campénéac sera adaptée aux nécessités nouvelles.

Accroissement des besoins : construction d'un poulailler La communauté grandit et, quand elle dépassa la soixantaine de moniales, avec une moyenne d'âge de 51 ans, il fallut se procurer un supplément de ressources.

En 1968, un poulailler a été construit. Il abritait dix mille pondeuses dont les œufs étaient achetés par un grossiste et partaient chaque semaine en semi-remorque.

La librairie et la nouvelle structure juridique.

Quand la Sécurité Sociale a été rendue obligatoire pour tous, les charges de la communauté se sont multipliées par quatre. Malgré une péréquation entre les monastères, nous ne pouvions pas les assumer et nous avons dû trouver de nouvelles ressources. Nous avons donc progressivement transformé notre économie.

Pendant longtemps, *Cîteaux chante ta joie* fut le seul livre vendu à la porterie, avec quelques médailles de saint Benoît et le chocolat de Bonneval.

Puis quelques autres titres de livres apparurent ; ils étaient achetés par l'intermédiaire de la procure des frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel.

Un jour, vers 1980, un représentant de la Société Sodis, venu chercher sa fille en retraite au monastère, proposa de nous vendre les livres de sa maison de distribution. Nous avons accepté et aussi pris contact avec diverses maisons d'édition. Ainsi nous sommes devenues libraires.

Jusqu'alors, ce qui était vendu à la porterie entrait dans la comptabilité de la ferme car les 10 % du chiffre d'affaires n'étaient pas dépassés. Mais, en 1986, les ventes à la porterie, et donc le chiffre d'affaires, ayant augmenté, une nouvelle structure juridique a été créée pour la librairie et les productions artisanale : « Les Ateliers de l'abbaye La Joie Notre-Dame ».

Le pain d'autel cède la place aux biscuits

Au moment où des machines à hosties très performantes sont arrivées sur le marché et ont produit du pain d'autel en grande quantité, des ateliers de production durent fermer.

Nous nous sommes alors demandé si nous ne devions pas laisser ce travail aux carmélites, aux clarisses, puisque nous avons les moyens d'innover. La communauté était jeune et nombreuse, nous avons sur place du blé, du lait, des œufs. Nous avons donc commencé, en 1980, à fabriquer les galettes bretonnes, cuites dans le four de la cuisine puis dans celui de notre boulangerie et vendues en sachets de treize, à la porterie du monastère. Progressivement, les méthodes de production ont été mises au point et une gamme de gâteaux s'est constituée.

Des œufs de poules aux œufs en chocolat

En 1986, le prix des œufs a chuté d'une façon sensible et ce que nous gagnions suffisait tout juste à payer l'aliment des poules. Décision fut prise de fermer le poulailler. Au même moment, les moniales bénédictines de Caen ont fait savoir qu'elles voulaient céder leur chocolaterie et nous avons pris leur suite.

Elles nous ont appris, chez elles, à fabriquer. Nous avons acheté le matériel et l'avons fait installer chez nous. L'une des sœurs de Caen est venue nous voir travailler et nous a aidées à nous perfectionner.

Une sœur a suivi des cours à la Chambre des Métiers puis chez Barry, notre fournisseur de chocolat.

Une gamme de chocolats est maintenant fabriquée tout au long de l'année. Elle est vendue sur place et aussi expédiée aux artisanats monastiques, aux magasins d'abbayes et à des épicerie fines. À Noël et à Pâques, nous proposons les articles traditionnels pour ces fêtes. Ces dernières productions ont été développées puis réduites et développées à nouveau, en fonction de la main d'œuvre disponible et de nos possibilités d'organisation.

En 1989, de nouveaux locaux ont été construits pour abriter la biscuiterie et la chocolaterie qui avaient pris de l'importance, ainsi qu'un magasin que nous souhaitions plus grand que le point de vente existant.

Fermeture de la fromagerie et de la porcherie

Les locaux de notre fromagerie – la plus petite fromagerie monastique de France – ne répondaient plus aux exigences de la DSV (Direction des Services Vétérinaires, aujourd'hui appelée DDP Direction Départementale pour la Protection des Personnes). Ce service voulait que nous ayons une fromagerie aussi moderne que notre nouvelle biscuiterie et notre nouvelle chocolaterie. Il fallait rénover et même construire, en tenant compte des nouvelles normes sanitaires. Nous y avons renoncé et, depuis 1994, tout le lait est vendu à une laiterie.

Dans les années 1971-1972 notre élevage de porcs a connu un essor. Une porcherie d'engraissement a été construite. Les animaux recevaient comme nourriture les céréales produites sur nos terres et concassées sur place avec, en compléments, des aliments industriels. En 1997, nous avons choisi de fermer la porcherie et de privilégier le troupeau de vaches laitières.

En 2013...

Maintenant, en 2013, nous avons :

- une ferme, des vaches laitières, du lait vendu à une laiterie ;
- des terres cultivées et des pâtures pour nourrir les vaches ;
- une biscuiterie et une chocolaterie ;
- un magasin pour écouler nos produits et les produits fabriqués par d'autres monastères ;
- une librairie ;
- nous avons aussi une hôtellerie monastique, les sœurs accueillent des personnes seules ou des groupes pour une retraite ou pour une journée de réflexion et de prière.

Toutes ces activités ont toujours été les activités des sœurs.

Ce sont elles qui ont dirigé et dirigent les activités agricoles et artisanales. Pour être performantes, elles sont en lien avec les techniciens et les organismes correspondants à chacune des activités.

Avant de terminer, nous pouvons souligner deux constantes :

- le maintien d'activités agricoles et artisanales ;
- une adaptation continuelle de l'un et l'autre de ces secteurs en fonction des besoins et des capacités de la communauté.

Nous avons toujours voulu vivre du travail de nos mains comme saint Benoît nous y invite et nous ne voulons rien préférer à l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire à l'office liturgique, cela explique la continuité et les adaptations dont nous avons parlé.

Ce que nous avons acquis pour nous mêmes, nous l'avons aussi transmis. À partir de 1991 nous avons préparé une fondation à Madagascar. La petite communauté, devenue autonome, est bien insérée dans la culture malgache. Cette communauté a choisi comme activité lucrative la fabrication de gâteaux et de nougat malgache. Ajoutons que les sœurs ont une petite étable, un beau potager et un verger qui fournit des fruits variés. ■

Les sœurs de l'abbaye La Joie Notre-Dame



Photo monastère

Découvrir et approfondir notre tradition

Présentation d'un ouvrage : « Mélanges cisterciens 2012 »

Le 19 septembre 2012, lors de la septième Journée de la culture cistercienne, l'Arccis (*Association pour le rayonnement de la culture cistercienne*) a offert un volume au père Placide Vernet de l'abbaye de Cîteaux, qui venait de fêter ses 90 ans. Cet ouvrage a comme titre : *Mélanges cisterciens 2012, offerts par l'Arccis au père Placide Vernet, moine de Cîteaux, pour son 90^e anniversaire* (Coll. *Cahiers cisterciens*, série *Des lieux et des temps*, 14), abbaye de Bellefontaine, 2012, 512 pages.

Les trente-trois auteurs qui ont apporté leur contribution à cet ouvrage sont, à part à peu près égale, laïcs (18) ou engagés dans la vie monastique (15). Chacun selon sa spécialité, son centre d'intérêt ou son expérience montre ce qu'a produit le charisme cistercien hier ou ce dont il est capable encore aujourd'hui.

L'ouvrage s'ouvre par une présentation générale de la présidente de l'Arccis en exercice, mère Mary Helen Jackson, prieure générale des moniales cisterciennes bernardines d'Esquermes. Elle situe ce volume dans l'ensemble des activités de l'association. Quelques éléments biographiques de père Placide sont complétés par sa bibliographie (une cinquantaine de titres et quelques collaborations).

La matière a été regroupée en six sections :

- des communautés cisterciennes vivantes ;
- vie monastique cistercienne ;
- us et liturgie dans la tradition cistercienne ;
- histoires cisterciennes ;
- l'abbaye de Cîteaux et son influence ;
- vie cistercienne hors du cloître.

La première et la dernière section montrent des réalités vivantes aujourd'hui : des communautés de moniales dans la première section, et des laïcs dans la dernière. La deuxième section présente quelques études sur la tradition cistercienne, sans omettre de la faire remonter à la règle de saint Benoît. Les sections 3, 4 et 5 abordent des questions historiques sous divers aspects. Ainsi l'équilibre passé-présent est assez bien respecté. La vie cistercienne possède une riche histoire, mais elle est toujours vivante, sous sa forme monastique, et, depuis quelques décennies, aussi sous une forme qu'on pourrait nommer « laïque », en comprenant que le mot « laïc », dans ce contexte, désigne une « personne non engagée dans la vie monastique ».

La page de couverture comporte six photos en filigrane (dont quatre se retrouvent dans le volume). Elles représentent un peu la diversité de la culture cistercienne : - une miniature d'un manuscrit de Troyes (la lettre "P", comme Placide) ; - une photo prise lors de l'exposition des ouvrages liturgiques cisterciens à Cîteaux en avril 2010 ; - un monastère monumental peu connu dans l'Europe de l'Ouest : Lubiąz en Pologne ; - deux communautés vivantes : Baumgarten (au premier plan, on aperçoit de la vigne, clin d'œil aux vignes de Cîteaux) et Géronde ; - et enfin, au centre, comme symbole donnant vie à tout : la Cent-Fonts, qui coule à Cîteaux depuis des siècles.

Les lecteurs, qui découvriront avec joie le fruit de cette vaste collaboration, leur en seront reconnaissants, et la culture cistercienne continuera ainsi de se diffuser pour le bien spirituel de beaucoup. ■

*Pour l'association ARCCIS,
Gérard JOYAU, ocs*

*Découvrez nos sites : <http://www.arccis.org> et <http://www.arccis.fr>
[blog://benoitcistercien.blogspot.fr/](http://benoitcistercien.blogspot.fr/)
En partenariat avec ARCCIS, une librairie cistercienne en ligne
www.abbayedesenanque.com - librairie@senanque.com*